

5 – 2011

DESHIMA

REVUE D'HISTOIRE GLOBALE DES PAYS DU NORD

Regards sur l'histoire africaine
des pays nord-européens

Départements d'études néerlandaises et scandinaves
Université de Strasbourg



Revue publiée avec le concours du Nederlands Letterenfond et le
Réseau franco-néerlandais (www.frnl.eu).

Regards sur l'histoire africaine des pays nord-européens

Afrique

Thomas Mohnike	
<i>Itinéraires imbriqués : Eléments d'une histoire africaine des pays nord-européens</i>	p. 7
Frederike Felcht	
<i>On the topography of H. C. Andersen's travelogue I Spanien</i>	p. 17
Joachim Schiedermaier	
<i>Turmoil in the Dark Continent</i>	p. 31
Christine Smith-Simonsen	
<i>Mythbusting</i>	p. 47
Thomas Beauflis	
<i>Le « negerhollands » de Saint-Thomas et de Saint-Jean de J.P.B. de Josselin de Jong</i>	p. 63
Claudia Huisman	
<i>Soldats africains dans les Indes orientales néerlandaises</i>	p. 81
Wouter van der Veen	
<i>Vermeer en Afrique</i>	p. 97
Catherine Repussard	
<i>JunkerInnen en Afrique</i>	p. 107
Frederike Felcht	
<i>Les politiques de la faim dans Sult (La faim) et Life & Times of Michael K</i>	p. 127
Dorian Cumps	
<i>Explorations dans l'imaginaire</i>	p. 151
Tomas Lieske	
<i>Petit cheval</i>	p. 157

Savants mélanges

Annie Bourguignon	
<i>Peut-on lire Nordahl Grieg au ^{xx}e siècle ?</i>	p. 167
Karin Ridell	
<i>Identités et appartenances linguistiques, nationales et régionales</i>	p. 191
Martin Kylhammar	
<i>Rompez ! Rompez ! L'art moderne de faire table rase du passé</i>	p. 225
Alexis Metzger, Martine Tabeaud	
<i>Neiges et glaces dans les peintures hollandaises du siècle d'or</i>	p. 253
Odile Parsis-Barubé	
<i>Les commencements de l'étrangeté</i>	p. 273

Arts et lettres des pays du nord

Annick Drösdal-Levillain	
<i>Gaute Heivoll</i>	p. 287
Gaute Heivoll	
<i>Adelheid</i>	p. 289
Anne-Marie Soulier	
<i>Torild Wardenær</i>	p. 303
Torild Wardenær	
<i>Poèmes</i>	p. 305
Peter Holvoet-Hanssen	
<i>Poèmes</i>	p. 319
Jaap Robben	
<i>Six poèmes</i>	p. 329
Auteurs	p. 335
Résumés	p. 337

Soldats africains dans les Indes orientales néerlandaises

Belanda Hitam

Claudia Huisman

*Visage Noir
Cœur Blanc
Vive le Roi¹*

Tel fut le toast porté par des soldats africains, à Batavia, après une expédition victorieuse menée à Bali en 1849. Ce sont des paroles révélatrices du dévouement à leur roi Guillaume Ier de ces soldats noirs qui servaient dans l'armée royale aux côtés de recrues indigènes et européennes. Ce ne sont pas seulement des Hollandais qui font partie de l'armée coloniale, mais aussi des Allemands, Scandinaves, Suisses et Français. En effet, après les guerres napoléoniennes, un grand nombre de vétérans, disponibles en Europe, seront engagés par les Hollandais².

¹ « Gezigt Zwart Hart Wit Leve de Koning » cité par Ineke van Kessel, « Dapper maar zeer brutaal. De Afrikaanse soldaten in het Nederlands-Indisch leger », in : *Armamentaria : jaarboek Legermuseum*, Delft, Legermuseum Delft, 2002, p. 129-133.

² Entre 1855 et 1894, 73 000 hommes partent vers les Indes, dont 45 000 Hollandais et 28 000 originaires de tous les pays européens, sauf l'Irlande, l'Islande et la Turquie. Cf. E. M. Beekman qui évoque Alexander Cohen (1864-1961) « Leven in het koloniale leger » (La vie dans l'armée coloniale), in : *Paradijzen van weleer. Koloniale literatuur uit Nederlands-Indië*, Amsterdam 1998, p. 302. Déjà à l'époque de la VOC, 60 % des militaires étaient des étrangers et beaucoup d'entre eux venaient d'Europe du Nord. Cf. Thomas Mohnike, « L'Europe du Nord et l'Extrême-Orient au temps de la VOC. Quelques remarques introductives », in : *Histoire de rendez-vous manqués, Deshima* 3,

Les Africains, que les soldats indonésiens appelaient *Belanda Hitam* (Hollandais noirs)³, furent considérés comme faisant partie intégrante du contingent européen de l'armée royale indo-néerlandaise (Koninklijk Nederlandsch Indisch Leger, la KNIL).

Ils devaient être traités et rémunérés comme les autres mercenaires européens, du moins c'est ce qui leur avait été promis lors de leur recrutement.

Inlandsche en Afrikaansche Troepen. De Afrikaanse militair draagt schoenen, de inlander is blootsvoets. Uit: P.F. Brunings, *Onze Krijgsmacht*, 's Gravenhage, 1886. - Collectie I. van Kessel



Troupes indigènes et africaines. Le militaire africain porte des chaussures, l'indigène est pieds-nus. Collection I. van Kessel. Illustration: I. van Kessel, *Zwarte Hollanders*, p. 97.

2009, p. 281-282. Cf. aussi C. R. Boxer, *Zeevarend Nederland en zijn wereldrijk 1600-1800*, 1976, pour la traduction néerlandaise, p. 126-127.

³ *Belanda* est le mot indonésien pour 'Hollandais' et par extension désigne tout Européen. (H)itam signifie 'noir'.

Origine du recrutement

C'est à Elmina, sur la Côte de l'Or, en Afrique occidentale, que les Néerlandais recrutent des esclaves affranchis entre 1831 et 1872 pour renforcer les troupes dans les Indes orientales. Les Portugais y avaient commencé en 1482 la construction du fort Sao Jorge del Mina. Les Hollandais débarquent en 1592, construisent le fort Nassau en 1612 pour contrôler Elmina qu'ils conquièrent en 1637 pour la Compagnie des Indes Occidentales (West-Indische Compagnie, la WIC, fondée en 1621). Elmina est alors le port commercial du célèbre royaume d'Ashanti, mais aussi le centre d'embarquement d'esclaves, surtout vers le Brésil où les plantations de canne à sucre nécessitent de la main-d'œuvre⁴.

Comment l'idée de recruter des Noirs pour servir dans l'armée des Indes orientales a-t-elle surgi ?

Durant la guerre de Java (1825-1830), qui fut un épisode dramatique dans l'histoire coloniale néerlandaise, l'armée néerlandaise perd des milliers de soldats européens.

Suite à l'indépendance de la Belgique en 1830, quand la population du royaume est considérablement réduite, les Pays-Bas ont du mal à combler ces pertes. Le dépôt colonial de Harderwijk où affluent des Européens de tout bord, n'arrive pas non plus à fournir suffisamment d'hommes, car l'envie de s'engager comme mercenaire a fortement diminué, à cause du taux de mortalité très élevé parmi les recrues pour les colonies.

Par ailleurs, l'armée souhaite limiter le recrutement de soldats indigènes, jugés moins fiables, de peur qu'ils choisissent le camp de la population locale sujette à des complots et des révoltes. Les Africains, par contre, ne seraient pas encore influencés par les idées nouvelles de la civilisation et pourraient devenir des mercenaires dévoués et loyaux. En outre, ils avaient la réputation d'être courageux, infatigables et plus résistants au climat et aux maladies tropicales que les soldats européens. D'autres puissances étrangères enrôlaient elles aussi des Africains pour

⁴ Lorsque son pouvoir au Brésil décline, la WIC s'oriente vers Curaçao, port de transit qui permet également la vente d'esclaves aux planteurs anglais et français. Au XVIII^e siècle, le Surinam devient le marché le plus important. Entre 1637 et 1645 pas moins de 40 000 esclaves sont transportés par la WIC vers le Brésil. Au XVII^e et XVIII^e siècles, 500 000 esclaves au total sont transportés vers le Surinam.

servir dans les colonies : depuis 1631 déjà, les Portugais employaient les *Cafres* à Ceylan ; les Anglais les *West India Regiments* depuis 1795 et plus tard, à partir de 1857, les Français allaient engager les Tirailleurs sénégalais. C'est le modèle anglais en particulier qui a servi comme exemple de recrutement aux Néerlandais.

Histoire mouvementée

Le major britannique Charles Hamilton Smith envoie en 1827 au prince Frédéric d'Orange un projet de recrutement de quelques bataillons de *nègres* destinés au service militaire à Java. Le Surinam, les Antilles néerlandaises ou encore la côte d'Afrique occidentale pourraient fournir ces hommes. Smith ne manquait pas d'expérience, car il avait servi pendant douze ans dans l'armée britannique des Indes Occidentales où il avait observé des *régiments de nègres*.

J'ai eu l'occasion d'étudier ces gens dans leur qualité de soldats disciplinés, qui ne peuvent être surpassés quant à leur force, sobriété, vigilance et audace, à condition de les traiter correctement, sans brutalité et justement⁵.

C'est sur la côte guinéenne, où les Anglais avaient déjà recruté, avec succès, des hommes *libres*, que le gouvernement néerlandais décide finalement de tenter l'expérience en optant pour un premier détachement de 150 hommes noirs, à la condition expresse qu'ils soient volontaires à s'enrôler et non pas forcés. Car l'abolition de la traite des esclaves avait été signée par les Pays-Bas en 1818 et les Anglais exerçaient un contrôle sévère.

Or, avec l'abolition, la Hollande avait vu ses rentrées d'argent sérieusement diminuer sur la Côte des Esclaves, comme l'on nommait aussi le Golfe de Guinée. Cette région ne s'avérait plus *rentable* ; on chercha donc une solution pour que les caisses du royaume des Pays-Bas soient quelque peu renflouées.

C'est pourquoi le commandeur Last d'Elmina reçoit l'ordre en 1831 de trouver sur place 150 *nègres*. Pour ce faire, il prend différentes mesures. Il envoie des délégations vers les forts Axim et Accra ainsi qu'à Kumasi, la capitale du royaume d'Ashanti. Il encourage également

⁵ Cité par I. van Kessel, *Zwarte Hollanders. Afrikaanse soldaten in Nederlands-Indië*, KIT Publishers, Amsterdam, 2005, p. 30 (ma traduction).

les militaires du fort à s'engager pour Java. De plus, il se tourne vers le roi d'Elmina pour que celui-ci incite ses sujets à profiter de cette *offre* avantageuse. Les nouvelles recrues recevraient une prime d'engagement, une solde mensuelle et des vêtements neufs, et de plus seraient nourries aux frais de l'État. Enfin, elles auraient la possibilité de retourner au pays au bout de six ans de service. Cependant, une partie de leur solde était retenue et destinée à leurs familles ou aux anciens maîtres de ces esclaves affranchis.

La Haye avait stipulé que seuls des *nègres* pouvaient être recrutés, mais Last engagera aussi des mulâtres, parlant si possible quelques mots de néerlandais ou d'anglais.

Toutes ces tentatives donnent en fin de compte de maigres résultats mais, surtout, l'entreprise coûte extrêmement cher, ce qui bien entendu va effrayer le gouvernement. Ainsi, en 1831 et 1832, au lieu de 50 hommes par navire, ce sont au total 44 recrues qui sont transportées par les trois navires hollandais partis de Rotterdam avec, à leur bord, un détachement de soldats de l'armée hollandaise. Les frais de transport et de recrutement de chaque homme s'élèvent en moyenne à 1 232,23 florins, alors qu'ils avaient été estimés à 420 florins⁶.

Le peu de succès vient du fait que la population locale est totalement opposée à l'idée de quitter la région pour devenir mercenaire dans des pays lointains et inconnus. Ce n'est pas le service militaire sur place, à Elmina, qui les effraye, mais le service outre-mer qui est considéré comme une punition, et non pas comme une chance d'avoir un gagne-pain. Dans une lettre d'explication envoyée au Ministère des Colonies, Last écrit :

Personne ne songe à quitter le pays et le lieu de sa naissance. En dehors de la hutte où reposent, d'une génération à l'autre, les os de ses ancêtres et où il s'attend à ce que sa dépouille aussi soit déposée, le nègre ne possède rien qui soit sacré⁷.

Le successeur de Last, le lieutenant-colonel C.E. Lans va mener une politique différente et profitera de la situation pour s'enrichir

⁶ Il est difficile d'avoir une idée précise de la valeur du florin à l'époque. On peut estimer le florin du xvii^e siècle, à l'époque de l'âge d'or, à un équivalent de 75 dollars en 2001. Cf. Mike Dash, *L'Archipel des hérétiques. La terrifiante histoire des naufragés du « Batavia »*, Éditions Jean-Claude Lattès, 2002, pour la traduction française, p. 11.

⁷ Van Kessel, *op. cit.* 2005, p. 47 (ma traduction).

considérablement. Le système consiste en l'achat direct d'esclaves, qui sont envoyés à Java. Ces 'recrues' seront ensuite obligées de payer une partie de leur solde à leurs maîtres ou propriétaires.

Le résultat reste maigre malgré tout. Au total, entre 1831 et 1872, 35 navires ont fait le voyage d'Elmina à Batavia pour transporter un peu plus de 3 000 recrues à Java; elles portaient des prénoms et patronymes bien néerlandais tels que Jan Kooi ou Pieter Hermans, des noms empruntés à l'histoire comme Vondel ou Alva, ou encore Cicero, Rembrandt, Mozart ou Voltaire (!).

En 1872, Elmina étant transféré aux Anglais, les Hollandais sont obligés d'arrêter leurs recrutements. En 1890, ils tentent encore leur chance au Liberia, mais en vain : quasiment tout le contingent, de moins de 200 personnes, revient en 1892 de Java au Liberia.

La célèbre mission Verveer

Malgré les problèmes rencontrés et le peu d'hommes engagés par Lans, le roi Guillaume I^{er} décide en 1836 de poursuivre l'expérience. Le général major Jan Verveer est chargé de partir en mission chez les Ashanti, afin de convenir avec leur roi d'une livraison de 2 000 hommes, jeunes de 17 à 22 ans, en bonne santé et mesurant au moins 1 mètre et 57 centimètres⁸. Il convient de remarquer que la traite des esclaves était, depuis toujours, une pratique courante dans ce royaume et dans les sociétés ouest africaines en général. À différents endroits du trajet vers la capitale Kumasi, des esclaves sont proposés : les Néerlandais saisissent l'occasion et en achètent une trentaine à raison de 100 florins par individu. Leur affranchissement n'est déjà plus un sujet de discussion.

L'expédition s'avère longue et pénible, en raison du trajet traversant marais, forêts et monts sur des sentiers très étroits et par moments non dégagés. Le cortège est constitué d'un millier de personnes, hommes et femmes, porteurs de palanquins pour les personnalités néerlandaises, porteurs de militaires néerlandais, de marchandises et de cadeaux destinés aux dignitaires ashantis. Des soldats, musiciens, cuisiniers, esclaves et représentants de l'escorte du roi d'Ashanti font également partie du cortège. Un événement inattendu, le décès du roi Kokofu, premier administrateur du royaume, retarde considérablement le

⁸ *Ibid.*, p. 67.

voyage: pendant les cérémonies mortuaires et les *mauvais jours* qui durent quelques semaines, la coutume ashanti exige de ne rien entreprendre.

Apparemment, d'après une superstition, les nègres interdisent d'effectuer le moindre travail ou de voir qui que ce soit pendant ces *mauvais jours*, croyant fermement que tout ce que l'on fait au cours de cette période a des effets défavorables⁹. La mission est donc contrainte d'attendre mais le séjour est agrémenté de différentes façons

Le 29 [janvier], nous eûmes une agréable surprise. Le roi envoya à nos officiers six jeunes femmes en cadeau, toutes des parentes, faisant savoir que Sa Majesté souhaitait qu'elles nous divertissent et nous réconfortent au cours de notre séjour si peu plaisant ici. Les femmes étaient escortées par un grand cortège aux flambeaux auquel venaient s'ajouter cent vingt esclaves transportant des bananes, douze autres des ignames, et un seul un pichet de vin de palme. Le lendemain, Verveer fit remercier Sa Majesté en notre nom¹⁰.

Pendant cette attente, Verveer apprend la décapitation d'au moins une centaine d'esclaves et de membres de la famille du souverain décédé. Ce sont des sacrifices destinés à accompagner le mort dans l'au-delà. En outre, lors de la fête mensuelle du fétiche Ady, de nombreux esclaves, condamnés et guerriers vaincus sont sacrifiés.

Ce *gâchis* regrettable et totalement inutile aux yeux de Verveer contribue à ce que celui-ci, convaincu que les Ashanti disposent d'un réservoir important de main-d'œuvre, décide fermement de mener son entreprise jusqu'au bout.

Finalement, après plusieurs cérémonies, fastes et échanges de cadeaux des plus exotiques tels que vins, pistolets, éventails chinois du côté des Hollandais, et un porc, 200 œufs, 1 025 esclaves chargés de bananes et de l'or venant des Ashanti¹¹, les négociations aboutissent à un accord en mars 1837. Mille esclaves seront livrés contre des armes à feu. Il ne s'agit pratiquement plus de volontaires, mais de véritables

⁹ Extrait du Journal du voyage d'un officier de la Mission néerlandaise vers le Roi d'Ashanti (dans le pays intérieur d'Afrique), durant les années 1836 et 1837, du commissaire adjoint Van Drunen. Cité par Arthur Japin, *Le Noir au cœur blanc*, Éditions Gallimard, 2000, pour la traduction française, p. 57-58.

¹⁰ *Ibid.*, p. 57.

¹¹ Van Kessel, *op. cit.*, p. 71.

esclaves, les *Donkos*, originaires de différentes tribus de l'arrière-pays au nord de Kumasi (aujourd'hui le nord du Ghana et le Burkina Faso).

Par la suite, le roi d'Ashanti ne sera plus en mesure de respecter le contrat, du fait, entre autres, que les esclaves étaient nécessaires pour l'économie de son royaume, en tant que travailleurs dans les mines d'or ou dans les cultures alimentaires¹².

En plus de cet échange, le roi d'Ashanti accepte l'offre de Verveer d'envoyer son fils Kwame ainsi que son neveu Kwasi aux Pays-Bas. Ils serviront de caution à ce commerce d'esclaves. C'est un sort complètement différent de celui que subissent leurs compatriotes esclaves en partance pour les Indes. Cependant leur histoire mérite d'être connue, tellement elle est exceptionnelle.

L'aventure des deux jeunes princes Kwasi et Kwame

Dans son très beau roman *L'Homme noir au cœur blanc*, Arthur Japin¹³ raconte l'histoire des princes ashanti Kwasi et Kwame, partis à l'âge de dix ans d'Elmina pour les Pays-Bas, en avril 1837, afin d'y recevoir une éducation à la hollandaise et être initiés aux connaissances des *blancs*. C'est une mission importante que le roi leur confie, pour leur avenir et celui de son royaume qui pourra en cueillir les fruits, à leur retour...

« *Missionnaires idéaux pour répandre la parole de Dieu parmi les Ashanti*¹⁴ », les princes seront baptisés en Hollande.

Pensionnaires à Delft, ils sont éduqués et scolarisés comme des garçons néerlandais, bien qu'ils bénéficient d'un traitement spécial princier. La Maison Royale les invite fréquemment et ils se lient d'amitié avec la princesse Sophie. Pour l'aristocratie, les deux garçons noirs représentent la personification de l'idéal romantique du XIX^e siècle du 'sauvage noble'.

Durant tout leur séjour, on adresse à ces jeunes Noirs qui passent pour des 'curiosités' des remarques désobligeantes et racistes et ils subissent des brimades qui ne cessent de les blesser. Ils font de leur

¹² *Ibid.*, p. 80-82.

¹³ Arthur Japin, *op. cit.* Les recherches menées par l'auteur au sujet de la vie des deux princes ont duré plus de dix ans.

¹⁴ *Ibid.*, p. 231.

mieux pour adopter rapidement les us et coutumes néerlandais et finissent par oublier leur langue maternelle. L'un, Kwasi, s'adapte à la culture bourgeoise néerlandaise, l'autre, Kwame souffre de son exil et restera attaché à ses racines africaines. Tous les deux se sentent déchirés entre deux 'patries'. Par ailleurs, ils ne sont pas dupes des réactions changeantes de certains Néerlandais apparemment bien intentionnés à leur égard, ce qui constitue une souffrance psychologique permanente.

Si, à leur arrivée à l'école, on s'aperçoit de leur *gigantesque retard*, – ils doivent apprendre à lire et à écrire, alors que leurs camarades de classe étudient Xénophon –, très vite, ils dépassent le niveau intellectuel de ceux-ci.

À bien des égards, leurs progrès sont apparemment si rapides que Monsieur S.J.M. Van Moock, directeur du pensionnat où ils séjournent en qualité d'internes aux frais de l'État moyennant la somme de 1 000 florins par an, m'a assuré ne jamais avoir vu d'enfants néerlandais capables d'assimiler, en un laps de temps aussi court, tant de connaissances. Aucun de ses élèves ne progresse plus vite que les deux princes ashanti, dans quelque matière que ce soit¹⁵.

En effet, ils sont doués pour les langues, les sciences et les arts. Ainsi, Kwame développe des dons pour le dessin, la littérature et la musique – il joue de la flûte et de la clarinette et ravit son public avec des variations de Bach au clavecin ! Kwasi excelle dans les sciences exactes et fera de brillantes études d'ingénieur.

Après avoir vécu dix ans en Hollande, sans s'être senti accepté ni intégré dans la société, Kwame, devenu militaire de carrière, décide en 1847 de repartir pour Elmina, afin de retrouver sa patrie et sa famille. Mais il sera incapable d'affronter son ancienne vie ni cette civilisation qui lui semble barbare. Il ne reverra jamais son cher pays Ashanti. Ce déracinement de dix ans lui sera fatal et il finit par se donner la mort¹⁶.

Quant à Kwasi, l'idée d'un retour chez les Ashanti, prévu initialement, lui répugne car il ne peut envisager de

¹⁵ *Ibid.*, p. 158-159. Japin cite ici le commissaire Van Drunen qui est chargé du *Rapport relatif aux progrès par les princes ashanti*, 1838.

¹⁶ Cf. Frank Hellemans, « L'enjeu de la lucidité ou la littérature éclairée d'Arthur Japin », in : *Arts, lettres et culture de Flandre et des Pays-Bas, Septentrion*, 3, 2007, p. 13-17. Cf. aussi Karel Osstyn, « De zwarte met het witte hart », in : *Ons Erfdeel*, Jaargang 41, 1998, p. 443-445.

vivre parmi des gens dont les mœurs, les coutumes, les habitudes et la religion ne [lui] sont pas seulement devenues étrangères, mais vis-à-vis desquelles [il] éprouve en outre le dégoût le plus profond¹⁷.

Il refuse donc, non sans mal, un poste à la Côte de l'Or et obtient en 1850, en tant qu'aspirant ingénieur dans les mines, un emploi de fonctionnaire 'exceptionnel' dans les Indes néerlandaises, contre une rémunération ridiculement basse. En réalité, il est nommé secrétaire de Cornelius de Groot, un ancien camarade d'école de Delft qui adopte volontairement un comportement indigne et raciste à son égard, analogue à celui qu'il réserve aux 'indigènes'.

Par la suite, Kwasi administrera des terres et cultivera du thé, du café et du riz. Il aura cinq enfants dont trois survivront. Il meurt à Java en 1904. À la fin de sa vie, il découvre que sa carrière a été bloquée par le ministre des Colonies qui estimait qu'un nègre n'était pas capable d'assumer une fonction d'ingénieur.

Le principe de *noblesse de peau*, l'élévation de la peau blanche au-dessus de toute autre, et de la supériorité morale et intellectuelle de la race blanche sur la brune, sur lequel repose notre domination dans les Indes néerlandaises, serait rudement ébranlé si Aquasi Boachi se voyait confier une fonction réservée aux Blancs assortie d'une quelconque compétence¹⁸.

La vie des soldats africains dans les Indes orientales néerlandaises

Traitement inégal

Arrivé dans le dépôt d'Elmina, point de départ pour la route des Indes, l'esclave était racheté et recevait un acte de manumission pour pouvoir être enrôlé en tant que recrue. Cependant, le montant de ce rachat étant retenu sur sa solde, le soldat payait lui-même son affranchissement. Pour éviter le moindre doute sur une quelconque traite des esclaves – le contrôle des Anglais était sévère – le ministère des Colonies ordonne que les Africains bénéficient des mêmes conditions de travail que les soldats européens qui eux, étaient enrôlés pour une durée de six ans,

¹⁷ Arthur Japin, *op. cit.*, p. 331.

¹⁸ Procès-verbal du 24 juillet 1850 rédigé par Pahud, ministre des Colonies. Arthur Japin, *op. cit.*, p. 477.

Esclave du Seigneur : Jacobus Capitein

Une histoire parallèle aussi mouvementée et dramatique, qui se déroule un siècle plus tôt, est celle de l'esclave noir nommé Jacobus Capitein (1717-1747), enlevé par des ravisseurs à l'âge de huit ans en Afrique occidentale, vendu à un capitaine de mer zélandais, qui l'offre en guise de cadeau à un commerçant de la WIC. Le hasard veut que des personnes bienveillantes croisent son chemin dans la République des Provinces-unies. Il est affranchi, à la suite de quoi son protecteur lui permet de faire des études de théologie à l'Université de Leyde. Jacobus apprend le latin et devient une 'curiosité', un *érudit maure africain*, qui sera couvert de louanges.

Les savants calvinistes vont alors profondément influencer Capitein, à tel point qu'il se sent une vocation à convertir l'Afrique à la foi protestante. Or, chose étonnante, cet ancien esclave soutient en 1742 sa thèse, selon laquelle la vente et la possession d'esclaves ne sont pas incompatibles avec le christianisme¹. Il va de soi que les pasteurs ainsi que les régents de la République apprécient cette doctrine théologique venant d'un Noir. Car leur bonne, ou plutôt mauvaise conscience, s'en trouve confortée, d'autant plus que le commerce très rentable des esclaves sur la Côte ouest africaine, un des piliers de la puissante économie hollandaise, commençait à être critiqué, en ce début du XVIII^e siècle. Jacobus Capitein pourra également civiliser les *sauvages* en leur apportant la bonne parole du Christ. Mais une fois de retour à Elmina, les Blancs ne voient en lui qu'un esclave déguisé. À l'inverse, ironie du sort, les contacts avec les autochtones avec qui les Hollandais font du commerce, sont problématiques aussi car, à leurs yeux, il est devenu trop *blanc*. Il fonde cependant une école pour des enfants noirs et métis, traduit le Notre Père et les Dix Commandements dans la langue de la région. Mais ses efforts d'évangélisation s'avèrent vains. Au bout de cinq ans de solitude et d'incompréhension, malgré son mariage avec une Hollandaise – le premier mariage européen officiel à Elmina –, Capitein meurt dans des circonstances peu claires².

¹ Pour le prouver, il renvoie à une lettre de Paul à Philoménon, dans laquelle l'apôtre souligne qu'un esclave baptisé restera simplement esclave.

² Son aventure est racontée par Kwesi Prah, *Eliza Johannes Capitein 1717-1747. Etude critique d'un Africain du XVIII^e siècle*, éd. Présence africaine 2005, 169 p.; Henri van der Zee, *'s Heeren slaaf. Het dramatische leven van Jacobus Capitein*, 2000. Voir aussi D. Hondius, « No Longer Strangers and Foreigners, but Fellow Citizens: The Voice and Dream of Jacobus Eliza Capitein, African Theologist in the Netherlands (1717-47) », in: *Immigrants & Minorities*, volume 28, Issue 2 & 3 July 2010, p. 131-153.

contrairement aux indigènes qui étaient moins bien traités. Or, si leur solde – moins les trois mois de voyage, retenus d’office – leur nourriture et leurs vêtements étaient identiques, du moins dans un premier temps, la durée de leur engagement allait au moins de 12 à 15 ans, pour couvrir les frais élevés occasionnés par ce recrutement spécial. En 1838, on décide que les Africains dormiraient dorénavant sur des nattes de sparterie qui remplaceraient les paillasses habituelles, pour des raisons d’hygiène. Un autre exemple de cette inégalité est la quasi absence de promotion : on ne connaît que deux soldats parmi les Africains, qui sont promus capitaine et officier. Une série de protestations, allant du refus de repas jusqu’à la désertion et la mutinerie, est la conséquence de ce traitement inégal. Ces réactions sont très mal reçues : ils seront alors qualifiés de *très insolents* (zeer brutaal) et l’on est même d’avis que jamais ils ne pourront remplacer le soldat européen. Suite à ces incidents, La Haye décide d’avoir moins recours à des Noirs africains, voire d’arrêter complètement leur recrutement, en 1841. Entre 1855 et 1872 toutefois, suite à un changement d’opinion à leur égard, plus de 800 Noirs sont à nouveau recrutés.

Ainsi, d’une part, on les encourage à s’identifier aux Européens et se sentir supérieurs aux indigènes, sujets coloniaux du Royaume des Pays-Bas, de l’autre, on les considère comme des *nègres insolents* qui ne savent pas s’adapter à la hiérarchie raciale et sociale d’une société coloniale¹⁹.

Expéditions et exploits militaires

Après leur arrivée à Batavia, les soldats étaient entraînés à des exercices militaires pour former des compagnies réparties dans des bataillons de l’infanterie, l’artillerie et la cavalerie ne leur étant pas destinées, mises à part quelques rares expériences. Il semblerait que La Haye aurait envisagé la formation d’un corps d’armée constitué uniquement de recrues africaines mais à Batavia, la direction de l’armée s’y opposa : vu que les Africains avaient un *esprit de corps* solide, elle craignait l’indiscipline, voire une insurrection. Les *Belanda Hitam* se montrent méfiants, paresseux et difficiles à commander, ils manquent de respect à l’égard de leurs supérieurs et sont enclins à la mutinerie.

¹⁹ Van Kessel, *op. cit.*, p. 111.

Toutefois, d'après les rapports des commandants, leur comportement donnait en général satisfaction et nécessitait de rares sanctions.

L'armée dans les Indes, composée de soldats européens et indigènes parlant tous des langues différentes, n'est pas du tout préparée à la venue de ces soldats africains *grands et noirs comme du goudron*²⁰. Ceux-ci sont issus de diverses régions, tribus et cultures de l'Afrique de l'ouest et parlent des langues différentes, ce qui constitue d'ailleurs un sérieux problème de communication au sein de l'armée. Ainsi les instructions données en néerlandais pour manier les armes ne sont pas comprises.

Dans quelles régions les soldats africains sont-ils envoyés ? Ils sont employés dans des expéditions ayant pour objectif de conquérir de nouveaux territoires en dehors de Java, les *buitengewesten* (régions extérieures). Ils sont aussi engagés dans des dizaines de campagnes militaires menées à Bornéo, Bali, Timor, dans les Célèbes (Sulawesi) ou encore dans les Moluques. C'est notamment pendant la guerre d'Atjeh (1873-1893) à Sumatra, qu'ils se font remarquer par leur bravoure et hardiesse. Sur le champ de bataille ils se montrent téméraires et infatigables et leurs faits d'armes sont récompensés par des médailles ou des décorations.



Une des photos tristement célèbres de l'histoire coloniale néerlandaise. Les *Belanda Hitam* en compagnie d'autres militaires de la KNIL foulant aux pieds les cadavres des indigènes vaincus. Kota Radja (Banda Atjeh), 1874. Photo : I. van Kessel, *Zwarte Hollanders*, p. 141.

²⁰ W. A. van Rees, *Herinneringen uit de loopbaan van een Indisch officier* (Souvenirs de la carrière d'un officier dans les Indes néerlandaises), deel 1, 's-Gravenhage, 1863, p. 91.

Stéréotypes ethniques

La représentation du soldat idéal africain repose sur l'idée qu'il s'agit d'hommes illettrés venus de l'arrière-pays, pas encore atteints par les idées *modernes* de la *civilisation*. La recrue idéale pouvait ainsi être *modelée* pour devenir un mercenaire loyal. Si les rapports militaires sont positifs à l'égard des exploits de ces braves soldats, des idées reçues circulent sur un certain nombre de caractéristiques négatives. Ainsi ils seraient souvent malades. Ils auraient une hygiène douteuse et ils dégageraient une forte odeur corporelle. Par ailleurs on leur attribuerait un caractère arrogant, irascible et impertinent²¹.

Vie après la KNIL et descendance au XXI^e siècle

Après la fin de leur contrat, en possession d'un passeport néerlandais, les soldats africains avaient le choix : signer un autre contrat, donc rester, ou retourner en Afrique – cette promesse leur avait été faite lors de leur départ – où ils allaient bénéficier d'une maigre pension... En définitive, un nombre assez petit – 400 à 500 vétérans sur 75 ans – retourne à Elmina et s'installe derrière le fort Saint Georges, sur une colline qui aujourd'hui s'appelle encore le *Java Hill*.

La grande majorité des soldats africains vétérans reste à Java avec leurs femmes indigènes ou indo-africaines dans les villes de garnison telles que Jakarta ou Semarang. Ils gardent un contact étroit entre eux. D'autres qui habitaient parmi les Javanais, finissent par s'installer à Purworejo, dans un quartier acheté en 1859 par le gouvernement néerlandais afin d'éviter des complications avec la population indigène qui d'ailleurs parlait une autre langue. C'est dans ce quartier connu comme *Kampung Afrikan* où les liens du sang africain entre les familles sont resserrés, que l'identité de la communauté indo-africaine est la mieux préservée.

En 1899, il ne reste plus qu'une trentaine de soldats africains en service et en 1915 il n'y a plus un seul soldat dans l'armée coloniale²².

Qu'en est-il de nos jours ? Où vivent les descendants des *Belanda Hitam* ? Aujourd'hui, les habitants de *Kampung Afrikan* sont Javanais

²¹ Van Kessel brosse un tableau détaillé à ce sujet dans son article « Dapper maar zeer brutaal. De Afrikaanse soldaten in het Nederlands-Indisch leger », *op. cit.*, p. 129-133.

²² Beekman, *op. cit.*, p. 303.

ou Chinois. Ceux qui ont fait le choix de rester en Indonésie après le transfert de l'autonomie en 1949 ont dû opter pour la nationalité indonésienne et semblent vivre dans des conditions matérielles pénibles. Ils sont peu conscients de leurs origines et de la vie de leurs ancêtres²³. Après la fin de la guerre contre les Japonais, à l'instar des 600 000 autres *Indo-néerlandais* de nationalité néerlandaise, et surtout après 1949, lorsque les Indes néerlandaises deviennent officiellement, du moins pour les Pays-Bas, la République d'Indonésie sous le président Sukarno, c'est l'exode. La plupart des descendants africains ont choisi de partir en Hollande, et de là certains ont émigré au Canada, une quinzaine de familles vit aux États-Unis et quatre au Brésil.

Parmi les descendants des soldats retournés au Ghana, rares sont ceux ou celles qui connaissent l'histoire de leurs ancêtres du XIX^e siècle. Selon Daan Cordus, l'un des descendants vivant en Hollande, c'est une histoire oubliée, tout comme aux Pays-Bas. Cependant, en 2003, un musée fondé par les héritiers de l'arrière-petit-fils du caporal Manus Ulzen, ancien *Belanda Hitam*, mort à Elmina, voit le jour, le *Java-Elmina Museum* consacré à l'histoire des soldats africains et aux Ashanti.



La famille Ulzen à Elmina en 1939. Collection Ulzen, in I. van Kessel, *Zwarte Hollanders*, p. 64.

²³ G. Molemans et A. Ello, « Buiten de boot gevallen. Achtergebleven Afrikaanse KNIL-nazaten op Java », in : Moesson, *Het Indisch Maandblad*, mei 2010, p. 52-59.

Aux Pays-Bas, il existe depuis les années cinquante de nombreuses revues et associations aussi bien culturelles que conviviales, valorisant les anciennes Indes néerlandaises et œuvrant pour la reconnaissance de l'identité *indo*. Si, pour diverses raisons, les Indo-Africains n'ont pas connu de contacts intensifs entre eux pendant des dizaines d'années après leur venue en Hollande, depuis 1981, ils se sont réunis tous les deux ans et la Fondation *Stichting Indo-Afrikaans Kontakt* œuvre pour que leur histoire soit transmise et connue²⁴. Certains se sont intéressés de près à leurs *roots* africaines et ont voulu découvrir *leur* pays, le Ghana. Ils se sont rendus à Kumasi et ont obtenu une brève entrevue avec le roi Ashanti. À Elmina, la visite du fort, point de départ pour Batavia pour une nouvelle vie de leurs (arrière) arrière-grands-pères, n'a pas été sans émotions.

Si leur histoire mouvementée est plutôt bien connue aujourd'hui, si la question de leur identité a été largement abordée, c'est en grande partie grâce au travail remarquable de Ineke van Kessel, maintes fois cité plus haut²⁵.

À la question « Vous vous sentez néerlandais ? » la réponse donnée par le patriarche des Belanda Hitam aux Pays-Bas, Daan Cordus, fut :

A vrai dire, non, je suis Indo-Africain avec la nationalité néerlandaise.
Et je crois que les gens ne me voient pas comme un Néerlandais²⁶.

Que reste-t-il aujourd'hui de la loyauté des premiers soldats noirs au *cœur orange* ?

²⁴ www.iakfoundation.nl

²⁵ Citons aussi son excellent article « Aux Indes néerlandaises : des agents de police, des militaires, des exilés, et un prince, Africains », in : *Les Cahiers des Anneaux de la Mémoire*, 9, 2007, p. 189-219. Lire aussi le récent ouvrage de Griselda Molemans et du photographe Armando Ello *Zwarte huid, oranje hart. Afrikaanse KNIL-nazaten in de diaspora*, Uitgeverij d'Jonge Hond, 2010 (Peau noire, cœur orange. Les descendants de la KNIL dans la diaspora).

²⁶ Interview télévisée lors du reportage « Een Vandaag » du 12 mai 2005, à l'occasion de l'exposition *Zwart in dienst van Oranje* (Noir au service d'Orange) au Tropenmuseum à Amsterdam. www.iakfoundation.nl/in-de-media.